

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 2 Février 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Voulez-vous permettre à un étranger de vous communiquer les réflexions qu'il a pu faire sur les théâtres de Lyon pendant son court séjour en cette ville.

J'étais venu pour admirer les merveilles de la *Dame de Monsoreau*, dont le nom magique éveille à dix lieues à la ronde la curiosité. J'en ai profité pour visiter les splendeurs, les monuments de votre cité et me mettre un peu au courant de ce qui se dit ou se fait en matière d'art et de littérature. Le Grand-Théâtre s'est naturellement trouvé sous mes pas, et pendant huit jours une stalle perdue dans l'ombre et propice aux observations a été chaque soir mon domicile préféré.

Je passe sous silence les formules d'admiration, les points d'exclamation dont je devrais émailler ma correspondance si je voulais vous traduire fidèlement mes impressions.

Je connaissais le théâtre de Trévoux et celui de Villefranche; j'avais assisté aux *jeux de la scène* à Saint-Etienne, et toujours les merveilles

promises, les décors annoncés, les pièces à grand spectacle, comme le disaient l'affiche, m'avaient laissé indifférent. — Il n'en est plus de même maintenant, et je comprends que les Lyonnais réclament pour leur patrie le titre de seconde ville de l'Empire. — On me dit bien que d'autres cités comprennent aussi le luxe intelligent des arts et que Paris surtout offre aux yeux des spectacles à nul autre comparables, c'est possible, mais, ne l'ayant pas vu, je maintiens à Lyon la palme.

Encore un peu fatigué de ce spectacle nouveau pour moi, je n'entreprendrais pas de vous donner un résumé fidèle de mes sensations, mais ce que je puis dire, c'est que tous ces chefs-d'œuvre des grands compositeurs modernes dont les principaux motifs et le thème m'étaient déjà familiers, grâce au piano, cet orchestre à domicile, ont revêtu pour moi je ne sais quelle étrange pleine de charme, quelle verdure et quelle fraîcheur indescriptible en les voyant interpréter par ces artistes qu'un choix heureux et une intelligente générosité ont fixés dans vos murs.

Je craignais d'abord que la maladie de votre premier ténor n'enlevât au grand opéra son charme le plus grand, mais un jeune homme, M. Harvin, qui le remplaçait dans *Robert-le-Diable*, a bien vite dissipé cette crainte. J'ai pu alors

sans fatigue, sans préoccupation, admirer l'œuvre de Meyerbeer et applaudir MM. Marthieu, Holtzem, et M^{mes} Rey-Balla et Camille de Maësen, dont le talent, fondu dans un merveilleux ensemble, justifiait et au-delà les bravos du public.

J'avais entendu parler de M. Achard et de M^{lle} Léontine de Maësen; leur réputation comme premier ténor et première chanteuse d'opéra-comique était venue me chercher jusqu'au fond de mon humble sous-préfecture. Je trouve aujourd'hui que MM. les critiques ont été bien avares de leurs éloges et que leurs appréciations sont restées au-dessous de la vérité. Je n'en veux d'autres preuves que la *Dame Blanche*, où leurs voix, montées à l'unisson ou isolées, font voyager l'esprit dans les profondeurs infinies d'un rêve harmonieux. — A côté d'eux, j'ai remarqué M. Filliol et M^{mes} Willème et Gourdon.

Quel n'a pas été mon étonnement de retrouver dans *Rigoletto* M. Achard; il m'a fallu partager mon admiration entre lui et MM. Ismaël, Marthieu, Flachet, et M^{mes} Rey-Balla et Bourgeois. — Le troisième et le quatrième actes de cet opéra m'ont surtout transporté; les qualités dramatiques qu'y révèlent M. Ismaël et M^{me} Rey-Balla rendent l'éloge difficile, sinon impossible; les formules laudatives les plus exagérées deviennent faibles.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. SOLOMÉ.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Martainville et Ribier avaient si bien compris le genre féérique que personne, je le répète, ne les a jamais imités.

M. Solomé fut à la hauteur de ces grands compositeurs pour la mise en scène, et je ne crains pas de contradicteurs à ce sujet.

A cette époque, il y avait à Lyon six théâtres,

ayant chacun son directeur particulier. Quoique je l'aie déjà dit plusieurs fois dans l'*Entr'Acte*, j'ai tant d'incrédules que je vais redire ici les noms de ces théâtres et de leurs directeurs: le Grand-Théâtre, directeur M. Delisle; les Célestins, M. Jolivet; les Capucins, même directeur; le Bleu-Céleste, montée des Carmélites, directeurs M. Pommier, ancien peintre, et M. Nommet, artiste, qui ne manquait pas de talent et auquel j'ai vu jouer la *Veuve du Malabar*; les Jeunes-Artistes, directeur M. Gubian; à ce théâtre, situé rue Sainte-Marie-des-Terreux, où est le théâtre Joly, on ne jouait que la haute comédie; le théâtre de la Sphère, qui plus tard fut porté place Grôlier, directeurs MM. Charvet et Lévêque, qui montèrent ensuite une scène de jeunes élèves place Saint-Michel, où se sont essayés avec aplomb plusieurs amateurs de Lyon et mé-

me des auteurs, tels que MM. Pitt, Albertin et Roland. Plusieurs acteurs des Célestins y ont joué dans des représentations à bénéfices; je citerai notamment MM. Thérigny, Borelly, Auzet.

M. Solomé, qui avait la gérance des Célestins, autorisait autant que possible ses subordonnés à jouer avec les amateurs de M. Lévêque. C'est de ce théâtre qu'est sorti un nommé Gros qui remplaça de 1815 à 1817 Lencelin, qui n'avait pas été réengagé par M. Charasson. M. Gros débuta par le rôle de Giaffar dans *les Ruines de Babylonie*, et il y obtint un grand succès. Il fut engagé plus tard à Paris, où il fit de belles créations au théâtre du Panorama-Dramatique, direction d'Alleau, notre compatriote; je dis compatriote, parce que je l'ai connu dans ma jeunesse.

Outre les théâtres que j'ai mentionnés ci-dessus, il y avait encore les théâtres de société; tous

Il me reste à vous parler de M. Sapin. — M. Sapin est un ténor qui a sa légende. J'en ai entendu raconter les principaux épisodes ; vous les connaissez sans doute, et je n'insisterai pas. Reste son talent qui est réel, sa voix dont l'ampleur et la sympathie sont remarquables. Je l'ai vu dans *le Trouvère* et dans *la Favorite*, et ces deux représentations seront à l'avenir un de mes bons souvenirs. — Je connaissais déjà les artistes qui remplissaient à ses côtés les autres rôles et je ne vous en parlerai que pour constater qu'en cette occasion on eût dit qu'ils cherchaient à se surpasser eux-mêmes. — Je préfère *la Favorite* au *Trouvère* ; il me semble que le premier de ces opéras se prête mieux aux développements rythmiques de la passion, mais si j'avais, comme tout le reste de l'auditoire, applaudi M. Sapin dans *le Trouvère*, principalement à l'acte du *Misérère*, je dois dire que dans *la Favorite* c'est une ovation qu'il méritait.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai vu et entendu pendant cette semaine. Si vous excusez les fautes ou les négligences de cette longue épître, vous lui donnerez l'hospitalité ; mais, quel que soit le sort que vous lui réservez, croyez que je suis votre bien dévoué,

BALTHAZAR DOREL.

Pour copie conforme :

CH. MAURIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. HENRY. — L'Homme au masque de fer. —

Un gros Mot. — Les Amoureux de la Bourgeoise.

Depuis Voltaire jusqu'à Alexandre Dumas ; depuis les gazetiers du 18^e siècle jusqu'aux feuilletonistes et aux romanciers de l'âge présent, que n'a-t-on pas dit, écrit ou raconté sur cette énigme indéchiffrable de *L'Homme au masque de fer* ? sans compter ce que d'autres à leur tour écri-

faisaient de l'argent. J'ai vu ça, moi, et tous les connaisseurs et amateurs de mon âge diront : C'est vrai.

Le premier mélodrame que M. Solomé mit en scène fut *la Pucelle d'Orléans*, de Montperlier, qui ne fut jamais imprimé, je ne sais pour quelle raison. C'était un ouvrage bien joué par Vicherat et la belle M^{me} Maucassin, dont l'enfant a fait pendant trois ans les délices de notre scène dans le genre enfantin. Léontine Fay et Virginie Déjazet n'ont fait que l'imiter dans la fée Nabotte de *la Belle au bois dormant* et dans *la Petite Cendrillon*, duc aussi à MM. Montperlier et Beuzeville père, et dont M. Solomé fit un chef-d'œuvre par la beauté de la mise en scène.

JÉRÔME COTON.

La suite au prochain numéro.)

ront ou raconteront plus tard. — Qui était-il ce prisonnier étrange dont un masque immobilisait les traits ? Quel crime avait-il commis dont la punition fût impossible au grand jour ? — Nul ne le sait encore ; les imaginations ont travaillé ; elles ont enfanté des récits impossibles ou rêvé des événements monstrueux, mais rien de réel, d'évident, n'est sorti de ce travail. Aujourd'hui, comme il y a deux cents ans, on ignore s'il s'agissait du secrétaire du duc de Mantoue ou du frère jumeau de Louis XIV. — Richelieu, Mazarin et Louvois n'ont confié à personne leur secret, ou ceux qu'ils en avaient fait les dépositaires ont été discrets.

De toutes les suppositions vraisemblables au possibles, celle qui fait de l'Homme au masque de fer un frère jumeau de Louis XIV, que la raison d'Etat condamna à cette prison perpétuelle, a été la plus généralement admise. — C'est sur cette donnée qu'est bâti le drame que l'on a représenté la semaine dernière au bénéfice de M. Henry.

Nous avons vu pendant cinq actes se dérouler la triste et lamentable histoire de ce martyr d'une politique barbare et sans entrailles. — Louvois, Saint-Mars, y jouent leur rôle sombre et fatal, et le premier s'y dessine avec ce caractère empreint de calcul et d'égoïsme, de cruauté froide et réfléchie que la postérité a dû lui conserver. — Pauvre Marchiali, pauvre victime demandant à tes bourreaux un peu d'air et de soleil, cesse ta prière inutile, tu mourras sans avoir eu un jour de vie libre et sans entraves une heure d'amour ou d'oubli !

Ce drame, dont l'idée était certainement connue de la plupart des spectateurs, a été accueilli comme un nouveau venu par le public ; mais je crois que les applaudissements qui ont accompagné la chute du rideau s'adressaient moins encore à la pièce qu'à MM. Didos, Lambert, Laty, Henry, Dupré, et à M^{me} Ravier.

Les pièces en un acte sont dans un spectacle ce que sont les entremets dans un repas bien ordonné ; et de même qu'en face d'un mets capable de rassasier les estomacs les plus difficiles, on en place d'autres plus légers, il faut avant et après les émotions du drame combattre le penchant à la tristesse qui sait se glisser dans l'esprit de l'auditeur par les joyusetés du vaudeville. — C'est ainsi que les âmes sensibles qui s'étaient laissées aller à la gaieté en entendant MM. Ménéhant et Lamy et M^{lles} Gravière et Demonchy jouer *Un gros mot* ; puis qui avaient pleuré sur les infortunes du *Masque de fer*, ont vu leur tristesse se changer en folle joie, — le sanglot se terminer par

un éclat de rire, — quand la toile s'est levée sur ce vaudeville où, digne héritier de l'incomparable Lassagne, M. Lamy soupire pour les beaux yeux de sa bourgeoise, et, trompé dans son attente, voit s'accomplir devant lui le bonheur d'un rival. MM. Martin, Duriez et M^{mes} Bilhaut et Adrienne ont partagé, avec M. Lamy, les applaudissements du public.

Mardi 5 février, aura lieu, au bénéfice de M. Pierrard, la première représentation de *les Femmes fortes*, comédie en trois actes, de Victorien Sardou, l'un des grands succès du jour à Paris.

M. Garat et *la Famille de l'Horloger*, vaudevilles, compléteront cette représentation qui ne saurait manquer d'attirer la foule aux Célestins.

CH. MAURIS.

CAUSERIE PARISIENNE.

La semaine a été féconde en événements littéraires : au Théâtre-Français, *les Effrontés*, de M. Emile Augier ; à l'Odéon, *les Frélons*, de M. Ernest Capendu, et, au Palais-Royal, deux actes d'un auteur qui s'appelle Paul, à ce théâtre, quand il fait de grands fours, et Siraudin, rue de la Paix, quand il fait des petits fours ; je voulais vous rendre compte de tout cela, mais je vous demande pardon de remettre ces pièces à ma prochaine causerie, et de consacrer ces quelques lignes à un devoir, c'est-à-dire à la mémoire d'Henry Murger.

La littérature est en deuil ; cet écrivain aimé de tous est mort lundi, à dix heures du soir, à la maison de santé du docteur Dubois, d'un érysipèle gangreneux. M. le comte Walewsky, en apprenant sa maladie, avait envoyé 500 fr. par M. Camille Doucet, et, lors de sa mort, il a dit qu'il se chargeait de tous les frais.

On l'a enterré aujourd'hui au cimetière Montmartre. Tout ce que le monde artistique compte de célébrités s'était donné rendez-vous pour suivre le convoi. MM. Thiers et Scribe ont assisté à la messe. MM. le baron Taylor, Raymond Deslandes, Théodore Barrière et Labiche tenaient les cordons du poêle. Plus de deux mille personnes suivaient le corps ; une nombreuse foule d'étudiants a tenu à honneur d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure le poète qui les avait chantés. Trois discours fort beaux ont été prononcés par MM. Edouard Thierry, Raymond Deslandes et Auguste Vitu.

La sympathie que Murger a rencontrée après sa mort prouve assez combien il était aimé.

Henri Murger était un homme d'un grand talent et de beaucoup d'esprit. Tous ses ouvrages sont des réécrits pleins de simplicité et d'originalité. Qui n'a pas lu sa *Vie de Bohème*, qui a obtenu un si grand succès comme œuvre littéraire et comme œuvre dramatique ? Ses livres sont une partie de sa vie, vie de luttas et de souffrances ; et pourtant quelle était son ambition ? une maison de campagne, une vie simple ; et c'est au moment où, dans sa chère retraite de Marlotte, il commençait à être heureux, que la mort l'a enlevé, à 38 ans, dans toute la force de l'âge et du talent. Comme auteur dramatique, il a fait très-peu de chose. Outre sa *Vie de Bohème*, il n'a donné que *le Bonhomme Jadis* au Théâtre-Français, et dernièrement, au Palais-Royal, *le Serment d'Horace*, un vaudeville pétillant d'esprit et de gaieté.

Il est mort presque sans souffrance, n'ayant jusqu'à son dernier moment pas conscience de son état désespéré. Dimanche matin encore, il disait à un de ses amis : « Je me sens si faible qu'une mouche m'enverrait ses témoins. »

Les lettres perdent en lui un homme de talent ; jeune encore, on pouvait espérer de lui de nouvelles productions. Sans parents, il sera regretté par cette grande famille artistique si belle par son union et ses sympathies.

H. FRANTZ.

UNE LETTRE ANONYME.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

XIII. — HYPOTHÈSES.

Tristan inscrivit la date sur son portefeuille, rapporta la collection au cabinet de lecture, dina à la hâte et rejoignit Kéno qui l'attendait au Divan Le Peletier.

— Eh bien ? dit Kéno.

— La lettre vient de Ville-d'Avray et les caractères ont été découpés dans le *Journal des Débats* du 3 juin. Elle n'est pas abonnée.

En quelques mots, Kéno fut au courant de ces découvertes.

— Et que vas-tu faire maintenant ? dit-il.

— Continuer mes observations. J'arriverai peut-être ainsi à un résultat. Elles seront comme ces rouages qui, pris un à un, ne servent à rien, et combinés entre eux, mettent en jeu le mécanisme d'une horloge. Tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain sont dans le dictionnaire : il ne s'agit que de choisir le mot propre et de le mettre à sa place.

— Mon ami, répondit Kéno, je n'ai jamais pu comprendre en ma vie un seul théorème de géométrie, et je me perds au milieu de toutes tes combinaisons.

— Je ne m'y perdrai pas, c'est essentiel. Il s'agirait de savoir si elle est allée cette semaine à Ville-d'Avray avec sa voiture. Il faudra tâcher d'avoir ce renseignement par son concierge ou son cocher.

— Et si elle n'est pas allée à Ville-d'Avray ?

— Alors elle a adressé cette lettre sous double enveloppe à un correspondant pour me l'expédier. Mais la personne qui en aurait été chargée se serait demandé ce que signifie l'adresse imprimée, et pour quelle raison Madame Legrand fait mettre une lettre à la poste de Ville-d'Avray, quand il y a des boîtes dans toutes les rues de Paris. Elle n'a pas dû s'exposer à ces commentaires, et elle est allée à Ville-d'Avray.

En disant ces mots, Tristan examinait l'enveloppe imprimée.

MONSIEUR CLAUDE TRISTAN,

PARIS,

Rue Fontaine-Saint-Georges, 28.

— L'enveloppe m'embarrasse, dit-il à Kéno. Je ne serais pas étonné que les mots : « Paris, rue Fontaine-Saint-Georges, 28, n'aient été pris dans un Guide à Paris.

— Oui !!! exclama Kéno, comme si cette supposition lui était venue.

Tristan continua :

— « Monsieur » a été découpé dans le *Journal des Débats* ; mais « Claude » et « Tristan » viennent de deux sources différentes... Claude... Claude ?...

— Dans un calendrier ? dit Kéno.

— Mon ami, les calendriers sont généralement en carton...

— Dans un almanach ?

— Non ; les caractères sont trop gros. Ces deux mots ont dû être découpés dans des livres... Claude... dans un roman peut-être... et Tristan ?... Tristan dans une histoire de France, règne de Louis XI... Tristan l'Ermite.

— Mon ami, il est sept heures et demie, fit observer Kéno. Pourquoi as-tu voulu venir ce soir à l'Opéra ?

— Parce qu'on joue *Guillaume Tell*, répondit Tristan en se levant, et que c'est un de ses opéras de prédilection.

— Il n'y a que les gens intelligents qui savent aimer, murmura Kéno.

XIV. — UNE SOIRÉE A L'OPÉRA.

A peine étaient-ils installés dans leurs stalles,

qu'Edouard les aperçut et vint s'asseoir à côté d'eux.

— Eh bien ! demanda-t-il à Tristan, es-tu enfin foudroyé ?

— Non, mon ami.

En prononçant ces paroles, il sourit en regardant Edouard. Tristan se tenait sur ses gardes, surtout dans les circonstances ordinaires de la vie, où on se laisse aller plus facilement au courant des impressions intérieures. Il connaissait le coup d'œil d'Edouard, et il n'ignorait pas que, sous des allures mondaines et juvéniles, il cachait la science du vieillard et la maturité précoce du médecin.

— M^{me} Legrand n'est pas encore arrivée, ajouta Edouard en regardant Tristan qui parcourait avec une jumelle les loges de la première galerie.

— La voilà, répondit tranquillement Tristan.

Edouard prit la lorgnette et regarda à son tour.

— Je n'ai jamais vu, dit-il, une femme plus belle et plus indifférente... On dirait une belle statue de la Mélancolie... Si je ne me trompe, ce front calme emprisonne quelque pensée profonde et mystérieuse... C'est parfois une triste chose que d'être médecin.

— Pourquoi ?

— Parce que cette femme est minée par un mal inconnu.

— Et la science ?

— La science ! répéta le jeune médecin en haussant légèrement les épaules : que veux-tu qu'elle fasse contre une pensée mortelle qui s'infiltre dans les veines et attaque toutes les sources vitales à la fois ? Les Orientaux connaissent un poison merveilleux dont le secret s'est perdu. Un homme mangeait une tranche d'ananas, un fruit, et, un mois après, le teint rose, le visage souriant, aspirant l'air et le soleil à pleins poumons, il pâlissait en quelques heures et s'éteignait dans un sommeil paisible.

— Tu as une singulière façon de raconter, dit Tristan.

— C'est l'histoire de cette femme. Si je la croyais atteinte au cœur par une de ces passions qui ne pardonnent pas et que je connusse l'homme qui l'a inspirée, j'irais à lui et je lui dirais : Cette femme se meurt, sauvez-la !

Tristan ne put réprimer un mouvement ; sa lèvre inférieure trembla.

— Mais qui sait, poursuivit Edouard, si elle verra jamais marcher le rêve qu'elle a donné en pâture à son imagination et qui lui fait mépriser les amours vulgaires ? Si tu connaissais sa vie,

tu verrais ce qui se cache sous cette froideur marmoréenne, et ce que disent ces yeux chargés du fluide sombre des âmes chastes et ardentes. Cette femme n'a jamais connu sa mère, qui est morte en la mettant au monde. Son père était avoué à Paris, et il n'aurait pas manqué l'heure du Palais pour aller embrasser sa fille oubliée dans un pensionnat. Elle a vécu ainsi: enfant, livrée à des mercenaires; jeune fille, à des maîtres insipides; femme, entourée des intrigues et des amitiés d'un monde que tu as pu entrevoir ou deviner. Elle a eu le sort, elle, fille unique d'un millionnaire, de ces enfants abandonnés dont personne n'a recueilli les caresses, les larmes ou les sourires. Elle n'a jamais aimé, comprends-tu?

L'ouverture commença.

Bercé par ces douces et savantes harmonies qui savent endormir l'âme, Tristan tomba dans une rêverie somnolente, et il se jura d'aller le lendemain chez M^{me} Thyriannel.

XV. — POSTE D'OBSERVATION.

Le lendemain était un samedi. Vers dix heures Tristan et Kéno entraient dans un café du faubourg Saint-Honoré, qui se trouvait presque en face de la maison de M^{me} Legrand. Ils s'assirent dans un angle de la salle, près d'une fenêtre dont les rideaux relevés permettaient de voir tout ce qui se passait dans la rue, et se firent servir à déjeuner.

— J'ai passé bien des heures à cette fenêtre, dit Tristan, dont le visage pâli trahissait une longue nuit de fièvre et d'insomnie.

Il se fit un silence. Il continua :

Je connais de vue tous les locataires de cette maison, et je suis au courant de leurs habitudes. Tu vois ces deux écriteaux au-dessus de la porte cochère?

— Oui.

— Il y a un petit appartement de garçon à louer. Tu demanderas à le visiter entre midi et une heure. Le concierge est un ancien militaire d'une humeur communicative. Il te parlera de Napoléon et de M^{me} Legrand. Tu n'auras même pas besoin de l'interroger pour mettre la conversation sur ces deux chapitres, et tu sauras facilement si elle a fait une promenade hors de Paris avec sa voiture. Après avoir visité l'appartement, tu reviendras ici. M^{me} Legrand a l'habitude de sortir tous les jours vers deux heures. Si elle sort à pied, tu la suivras.

— Bien.

— Je pars pour Ville-d'Avray. Je serai de retour vers cinq heures, et j'irai te rejoindre dans ton atelier.

Les deux amis échangèrent une poignée de main.

XVI. — VILLE-D'AVRAY.

Tristan se rendit au quai d'Orsay, où il prit le bateau à vapeur qui fait pendant l'été le service de Paris à Saint-Cloud.

Après une traversée d'une heure, il gagna le parc et se promena longtemps dans la grande avenue, dont une extrémité domine l'immense panorama de Paris, couché sous l'horizon fumé comme un tigre au soleil, et dont l'autre touche les premières maisons de Ville-d'Avray.

Il faisait une de ces chaudes journées où les membres allanguis fléchissent, où le pied foule lourdement les mousses serrées et rebondissantes sur lesquelles le soleil tamise ses mille fleurs d'or à travers le feuillage des marronniers.

Tristan se laissait aller à un flot de pensées douces et amères, au bruit harmonieux des feuilles mollement agitées, des insectes invisibles qui bourdonnaient dans l'herbe et des oiseaux qui mêlaient leur cris et le frôlement de leurs ailes dans les haies.

Enervé par ces tièdes émanations, ces enivrement parfumés, ces langueurs pénétrantes qui font plus doucement circuler le sang dans les veines gonflées, il jouissait de cette quiétude somnolente qui détend les nerfs les plus irrités, dilate le cœur et l'entr'ouvre à toutes les émotions calmes, à toutes les sereines mélancolies. Il s'assit au pied d'un arbre et laissa tomber sa tête dans ses mains, en disant : Pourquoi ne suis-je pas auprès d'elle ?

Il relut sa lettre qu'il savait par cœur, les yeux voilés comme d'un nuage. Il ne pouvait pas pleurer.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

Un sergent, plus brave que savant, vérifiait les états de fourniture d'équipement de son fourrier.

— Ah ça! fourrier, lui dit-il, vous avez des hommes qui prennent plus en magasin que les autres. Voyez donc en haut de cette page, quel est ce nommé *Report*, auquel vous portez sept paires de souliers?

— Mais, sergent, répond le fourrier sans se déconcerter, vous avez plus bas le nommé *Total* qui en prend 574 !

— Madame, je ne puis pas vous servir le potage aujourd'hui, disait une servante à sa maîtresse, parce que vous avez mangé la soupe hier.

Un grand philosophe disait : Il existe toujours une certaine corrélation entre un morceau de beurre frais, un avocat et un paresseux. En effet, le premier s'étend sur du pain, le second sur son sujet, et le troisième s'étend sur son lit.

PETITE CHRONIQUE.

CIRQUE MARSEILLAIS.

Depuis son ouverture, qui a eu lieu mardi, le Cirque Marseillais, situé cours Napoléon, à Per-rache, a été chaque jour le rendez-vous d'une société nombreuse et choisie.

Nous n'analyserons pas aujourd'hui le talent remarquable des artistes qui composent cette troupe équestre, ce sera l'objet d'un article spécial dans notre prochain numéro, mais nous devons dire dès à présent que les bravos qui accueillent chacun des artistes ne sont que la juste récompense du talent qu'il déploie dans leurs exercices aussi gracieux que variés.

Au Cercle musical, les prodiges les plus étonnants s'accomplissent toujours grâce à la baguette magique de M. Cazeneuve, l'habile sorcier qui, depuis trois mois, a établi son sabbat dans la jolie bonbonnière du quai Saint-Antoine. M. Cazeneuve nous a habitués à ne nous étonner de rien. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de son talent.

Les nuits féériques de L'ALCAZAR se suivent et se ressemblent par la foule qui s'y presse chaque samedi. Nous avons donné assez souvent notre opinion sur ces magnifiques fêtes de nuit pour que nous puissions nous dispenser de revenir sur ce sujet ; mais nous devons dire pourtant que chaque fois le répertoire est augmenté de quelque nouvelle composition dansante de d'ANCRE, le chef d'orchestre dont la réputation grandit chaque jour. F. BOILY.

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.